

OBSERVATIONS SUR UN CORPUS RÉCENT RECUEILLI À OUAGADOUGOU

Gisèle Prignitz

U.P.P.A., Bayonne, /GRALP, Pau.

Cette communication veut rendre hommage à la linguistique de terrain, dont Suzanne Lafage est une représentante exemplaire. Dans le volume d'hommages offerts à Suzy par ses collègues de Paris III (2001 : 68), je rappelle l'irremplaçable apport des données de terrain pour la réflexion théorique et salue le travail de terrain patiemment et obstinément poursuivi par Suzy Lafage sur l'observation du français en Afrique, garant d'analyses sérieuses et opérantes.

J'ai effectué les enregistrements qui servent de base à ces observations lors d'une enquête menée à Ouagadougou en novembre 2004, dans le cadre du projet PFC¹, qui a pour ambition de « fournir une meilleure image du français parlé dans son unité et sa diversité » géographique (diatopique), sociale (diastratique) et stylistique, (ou diaphasique). Tout comme dans la démarche différentielle de l'IFA, qui porte sur le lexique, cette enquête doit permettre de rassembler des données fiables et comparables qui constituent la base empirique des études variationnistes. Elle a un autre objectif commun, qui est la conservation d'une partie importante du patrimoine linguistique des espaces francophones du monde – en contrepoint des corpus déjà constitués.

Or j'avais pour ma part enregistré des données de nature comparable dix ans et vingt ans plus tôt (1982 et 1991 très exactement, cf. Prignitz, 2004b), ce qui permet en outre une plongée diachronique à travers plusieurs états de langue.

La description porte d'abord sur des locuteurs avant de généraliser les traits observés à un groupe donné, selon le style, le sexe et l'âge. J'ai ajouté un élément qui me permet de corriger ce que ma présence ou celle du micro, ou le sujet de l'enquête, la langue française, pouvait perturber dans la relation naturelle instaurée entre deux locuteurs du français. J'ai tenté d'appliquer un « distracteur » qui est la « parenté à plaisanterie » (Sissao, 2002). Sans présupposer que l'échange dût, dans le cas d'une situation de plaisanterie visant à désamorcer les conflits ethniques, se passer en français, je l'ai de fait imposé. Mais ce que la conversation en français a d'artificiel (le code switching étant la règle – encore qu'il faudrait nuancer cette affirmation) est corrigé par une autre convention, qui est de s'insulter rituellement –

¹ Un aperçu du projet et de ses composantes est donné par Jacques Durand et Chantal Lyche (promoteurs avec Bernard Laks de la «Phonologie du français contemporain » – PFC, cf. bibliographie, *infra*) dans *Variation et francophonie*, Mélanges édités par Aidan Coveney, Marianne Hiatze et Carol Sanders en hommage à Gertrud Aub-Brucher, à l'Harmattan en 2004.

ce qui finalement peut bien se faire en français (cf. les fonctions « marginales du français » Wald, 1979).

J'ai donc utilisé comme biais destiné à contourner le paradoxe de l'observateur blanc² et acrolectal dans un milieu censé parler un français mésolectal (il y aurait beaucoup à dire sur l'attitude d'humilité ou d'insécurité linguistique qu'induit une situation hiérarchiquement posée comme inégale, comparativement à une situation similaire en France) une ressource culturelle parfaitement intégrée et plaçant l'échange dans un contexte optimisé.

Après avoir interrogé une quinzaine de locuteurs hommes et femmes, peu de jeunes, par l'utilisation que j'ai faite de réseaux denses à la Milroy (cf. Durand, Laks, Lyche, 2003 : 29) où je n'étais pas maîtresse du choix des enquêtés, je pense que la méthode a été assez productive, et permet de dresser un éventail de performances diversifiées reflétant des compétences variées.

Locuteurs

Le choix des locuteurs s'est fait à partir d'un réseau de connaissances que m'autorisait mon insertion dans le milieu universitaire et non universitaire de Ouagadougou. C'est à partir d'une amie travaillant à la bibliothèque que j'ai contacté des employés de l'UO, ainsi qu'en dehors de l'université par l'intermédiaire d'un retraité de la fonction publique : j'ai eu accès à des personnes de milieux différents mais partageant le français comme langue familière, en particulier lorsqu'ils étaient d'origine ethnique différente. Là se posait un autre problème, c'est que le français pouvait être en compétition (mais plus sûrement en alternance) avec une autre langue (dioula ou mooré). Cependant l'emploi exclusif du français n'était pas absurde car il est pratiqué en famille dans les « cours » où les enfants l'ont comme langue première (cas relativement fréquent en ville dans les milieux enseignants ou fonctionnaires). De plus la proportion importante d'étrangers africains et européens voire canadiens, ou encore arabes, *etc.*, dans la capitale, en fait une langue à fonction internationale.

1) H.T. H. 61 ans, inspecteur
des sports à la retraite

2) R.N. F. 36 ans, institutrice

3) Mado, F. 40 ans, femme
au foyer

4) Bouba H. 50 ans,
homme d'affaires

5) Thi, H 50 ans,
homme d'affaires

6) O.B., H. 35 ans,
conducteur de travaux

² C. Canut (2000 : 179) fait remarquer que la conception « homogénéisante » d'un enquêteur (linguiste) français induit des représentations et des discours imprégnés de cette vision chez l'Africain qui répond à un questionnaire, par exemple.

Des locuteurs experts

Bien que ces locuteurs présentent des niveaux d'étude différents, des professions qui impliquent ou non un usage habituel du français normé³, on peut considérer qu'ils offrent une compétence suffisante du français pour pouvoir saisir la dimension diaphasique de la pratique de cette langue. Capables de porter des jugements sur les accents, les différences régionales, on peut leur décerner le titre de locuteurs experts, comme H.T., qui dans cet extrait commente différentes parlures du français au Burkina :

(1) Quand je parle on ne me situe pas de manière ethnique ; Un Mossi on sait ... je crois que c'est bisssa : on n'a pas d'accent. Les Dioula aussi parlent de façon un peu neutre. Eux on ne pas tout de suite dire : il est de Bobo, de Ouaga ; les Dagara oui ils traînent un peu sur les a comme les Mossi d'ailleurs. C'est lourd : saana... Le rythme un peu, le Dagara parle un peu saccadé. Les Peul c'est plus sifflé

Cet exercice métalinguistique⁴, sans doute induit par la vigilance scolaire, et la situation d'insécurité linguistique⁵ des locuteurs africains du français, fussent-ils légitimes, est assez répandu chez les lettrés. On trouvera - plus facilement que dans d'autres groupes - dans cette dernière catégorie la production de phrases complètes, de constructions élaborées et de structures appelées « blocs lexicalisés », autrement dit des expressions usuelles, idiomatiques, comme :

(2) **J'en viens ; jusqu'à telle enseigne** mais les gens se sont plaints, il n'a qu'à **enlever tout ce qu'il veut** (pour prendre)⁶ (Thi)

Cela n'exclut pas une faculté certaine à reformuler, comme R.N., institutrice en école privée, qui rend compte d'une circulaire passée dans sa paroisse ; le recours aux connotations autonymiques, par exemple, montre la mise en œuvre de la **fonction métalinguistique** :

(3) Je disais que il y a deux semaines à peu près l'église catholique, en particulier l'église de St Camille a pris des décisions ils ont pris une note et ils ont **porté ça à la connaissance** des membres de l'église où ils interdisaient certains habits, certaines tenues à l'église bon **genre le prêtre a cité** les minijupes les habits transparents les - les coupés-décalsés, les Bas d'éf - les - les collants, *les habits qui prennent la forme*, voilà on peut se demander si réellement certaines personnes voulaient vraiment aller à la messe bon leur intention ça laissait à désirer

³ Sur la reconnaissance des locuteurs burkinabè d'un « modèle » de maîtrise du français, cf. Napon, 2000 : 215.

⁴ Cf. Prignitz, 1998b.

⁵ Sur l'insécurité linguistique, voir in Latin-Frey, *Le corpus lexicographique*, AS, Yaoundé, 1997 : Laure Bretegnier, « Lexique, identification et insécurité linguistique », p. 111-123.

⁶ On constate dans ces extraits de légères différences dans le choix des lexèmes français et leur combinaison, la disposition des énoncés.

On remarquera dans cet extrait, qui porte sur les articles proscrits, une grande précision du vocabulaire. L'expertise n'exclut pas des **formes plus ou moins conformes à la norme**, qu'on peut relever dans l'extrait suivant, présentant une grande cohérence textuelle (ponctuations phatiques et articulations argumentatives) mais non dénué d'écarts : *nous on, on a dit que + DD, on vous ait/est sauvés* (sur le paradigme réfléchi)

(4) Il fallait que **nous les Yagse on se** déplace pour vous secourir et quand vous êtes arrivés à Fada nous on a **dit que bon** - maintenant vous allez rester à Fada vous ne bougez plus donc **si on bien voir on vous est** sauvés quelqu'un qui t'a sauvé je me dis quand même que il n'y a pas de raison qu'il ne soit pas ton patron vous trouvez comment on appelle ça au Bénin ou au Togo parce que quand quelqu'un vous poursuit pour vous faire du mal *c'est-à-dire vous n'avez pas de frontière est-ce que vous voyez ?* (Bouba)

Au delà de la fluidité du discours, l'indifférence aux conjugaisons, à l'emploi des auxiliaires, et le mélange de l'énonciation de discours et de récit catégorisent le locuteur dans le groupe informel des non-lettrés (il s'excusera d'ailleurs de ne pas pouvoir lire un extrait qui faisait partie du protocole d'enquête). On constate par exemple que le paradigme peut être simplifié, selon le principe d'univocité comme ici, (peut-être à cause de l'emploi de *vous*, qui par ailleurs renvoie à un indéfini) :

(5) vous **nous a sauvés** ; il y a des gens qui **fait** quelque chose pour toi aujourd'hui et demain il veut revendiquer (Bouba)

Le passage du *tu* au *vous* et les nuances qu'il exprime relèvent également de l'expertise, que ce soit dans l'emploi de généralité (a), toute personne est concernée) ou dans l'adresse particulière (b) :

(6) (a) Thi. 6: quelqu'un qui **t'a sauvé** je me dis quand même que il n'y a pas de raison qu'il ne soit pas ton patron **vous** trouvez comment on appelle ça au Bénin ou au Togo parce que quand quelqu'un **vous poursuit** pour vous faire du mal c'est-à-dire vous n'avez pas de frontière **est-ce que vous voyez ?**

(b) Thi. 6 : mais toi tu cries pour **te** donner quelque chose alors tu peux continuer **je t'écoute ; M. Bouba** ce qui est sûr Tout ce que **vous** avez dit-- puis ce que **vous** avez dit là vous avez des ancêtres, hein ? Parce que si réellement ce que **vous dites** là

Dans la même séquence d'échange, les deux interlocuteurs passent du *tu* au *vous* sans que la formalité du discours y oblige. On peut simplement remarquer que le *vous* donne plus d'ampleur à l'individu, censé dès lors incarner un groupe. Dans le cadre de la plaisanterie parentale, on insulte (ou raille) le groupe ethnique ou familial de l'interlocuteur. Cette hypothèse demande à être vérifiée mais l'observation recoupe d'autres relevés où l'on constate moins de fixité dans le choix du pronom d'adresse que dans d'autres variétés de français, dans une catégorie de locuteurs comparables.

Lexique et ‘consorts’

Cette partie de nos observations tient à rendre hommage à Suzie, car elle nous a mis sur la voie d’un relevé fidèle au contexte historique, culturel et social du pays où se fait l’enregistrement, comme le rappelle Claude Frey (2004 : 5) dans son compte rendu du *Lexique de C.I.* de S. Lafage :

La créativité, si elle est spécifiquement ivoirienne en termes de désignation, est française en termes de formation néologique. En aucun cas, selon l’auteur, « cette collecte ne doit être prise pour une simple nomenclature amusante d’expressions imagées » (p. LXXXI)⁷.

La collecte des lexies différentielles dans le corpus permet de confirmer des faits déjà relevés dans l’*IFA* ou de constater des évolutions de sens. On peut aussi rencontrer de nouvelles particularités du français parlé au Burkina Faso, c’est-à-dire des mots ou des expressions qui ne sont pas utilisés en France. Le classement qu’a opéré S. Lafage, distinguant *les africanismes lexématiques* qui présentent un changement de signifiant et ceux qui renouvellent le signifié (*sémantiques*), est particulièrement apte à rendre compte des écarts par rapport à l’usage central.

À propos d’un foyer polygamique qui est celui dans lequel a été élevé cette locutrice, on a affaire en (7) à l’évocation d’une réalité culturelle qui est bien présente en Afrique, et donc traduite par un vocabulaire adapté. Ainsi *femme* se met au pluriel, *maman* s’accompagne d’un ordinal :

(7) **D’une mère** on est cinq, sinon on avait mon père avait **deux** femmes on est dix ; **cinq-cinq par femme.** (RN.7)

Au passage on reconnaît l’emploi du distributif, pratique qui peut être qualifiée de « panafricaine », puisqu’on la retrouve dans de nombreuses langues, tout comme en français, ce qui pourrait être porté au rang de « cryptotypes »⁸ selon la terminologie de Manessy.

D’autres exemples du pluriel ou du numéral avec la lexie « maman » ou « femme » :

(8) Mon père avait **six** femmes. Les militaires ils avaient l’argent ; ils étaient beaux dans leur tenue, toutes les filles du village c’était pour eux. Il a eu six femmes. // Ma mère est la **troisième** femme et moi je suis l’aîné //Sinon c’est la **première** on était toujours dans sa cour, c’est elle qui nous racontait des histoires quand on pleurait c’est chez elle qu’on allait (HT.6)

On est de la **deuxième maman** On est quatre filles trois mariées une qui n’est pas mariée des cinq, et un garçon qui est marié. La l’autre maman était en Côte d’Ivoire.

⁷ La référence renvoie à l’introduction de S. Lafage à son ouvrage (2003).

⁸ Repris à Whorf pour désigner une catégorie sémantique implicite, particulière à une aire de civilisation (Manessy, 1990a : 93). S. Lafage nous rappelle que s’il n’est pas toujours possible de parler de calques en citant une langue locale précise, il n’en reste pas moins que des cryptotypes socio-sémantiques africains demeurent largement sous-jacents (1995 : 91).

Les deux mamans mais notre maman est rentrée l'autre **est** restée On vivait séparés. **L'autre maman** était en Côte-d'Ivoire. (RN.7)

Dans ce contexte, c'est l'appellation *maman* qui domine, mais on trouve très communément *marâtre* et *coépouse* :

(9) La **coépouse** de ma mère elle a quatre enfants// C'est comme si quelqu'un construit à Fada et puis mettre sa mère sa **marâtre** (Thi)

Autres lexies : *flatter* a son sens ancien de « tromper » :

(10) Les gens même vont nous tuer, ça c'est une manière de chercher l'argent comme ça **flatter les gens** seulement (mado.7).

Si certains termes ne se différencient pas de lexies françaises, c'est leur emploi qui donnent la couleur locale : ainsi *cours du soir* génère *cours du jour*, inusité en France ; c'est une opposition lexicale disponible qui est ici actualisée. De même, *celle qui me suit* dans la fratrie fait apparaître très logiquement *celle que je suis*, plutôt *que celle qui me précède* attendu :

(11) Au début j'ai commencé par les **cours du soir** jusqu'au BEPC je me suis inscrite en **cours de jour** pour la comptabilité c'était ELTAC. En ce moment il était en C.I. Pour payer la 6^e ça été un problème c'était un problème d'argent. Mes autres sœurs, **celle que je suis** elle a / **celle qui me suit** elle n'a même pas été à l'école. (RN.7)

Quant à *Si on veut voir*, c'est une expression figée (« si tu veux, si vous voulez ») :

(12) Au niveau de St Camille ils ont sorti **une note** et ça a été lu par le prêt(r)é **ça vaut trois** semaines et ils ont donné un certain nombre d'habits que on peut plus porter pour venir à la messe. Ils ont cité... Il a parlé de **Bas d'éf** (pattes d'éléphant) genre comme ça avec des **hauts sautés**, les hauts les habits qui laissent le nombril à l'air, oui les habits transparents, les minijupes et - les **coupés-décalés**. (RN.7)

Dans ce contexte, on notera que le terme *accoutrement* n'apparaît pas (qui existe encore disponible) alors que les autres termes sont employés plusieurs fois : *habillement*, *habits*, *tenues*... Inversement les emprunts trouvent très logiquement leur place :

(13) Les cauris des fois on met les colliers **Le baya**⁹ là tout reste dehors quand je vois ça, j'ai (**h**)honte comme ça (Mado.7)

Ils augmentent leur **nansongo**¹⁰ enfin leur (indemnité)

⁹ Ceinture de perles, souvent parfumée, que portent les femmes sous leur pagne, réservée à l'intimité.

¹⁰ Traduit littéralement « argent des condiments », il représente la contribution du mari aux dépenses de bouche du ménage ; il a pris le sens métaphorique de « gratification ». *Nansongo* ne figure pas dans le *Premier Inventaire du français en Haute-Volta* de S. Lafage de 1989, signe que cet emprunt au jula est postérieur à cette date au B.F., où il est très répandu en

Un débat s'engage sur la corruption des moeurs des jeunes filles ; au lieu de se prémunir du Sida par l'usage du préservatif, les jeunes filles recourent à des accessoires de séduction inédits dont la réalisatrice Fanta Nacro s'est faite l'écho dans un de ses courts-métrages :

(14) **R.T** il paraît que pendant le SIAO il y a une Sénégalaise qui vendait les 'Cube maggi' (*nogo*) là. C'était plein de petites filles des fillettes là de 15 ans 16 ans elles cherchaient ça Cube maggi' c'est pour...

Mado pour rendre là-bas¹¹ doux

R.T. Des petites ovules fabriquées localement

Bien sûr, la dérivation est mise en œuvre pour produire des néologismes qui finissent par s'implanter durablement :

(15) C'est mon **promotionnaire** de classe (Thi 6)

Les ressources linguistiques ne manquent donc pas, et si on recourt à une périphrase pour désigner le SIDA, c'est par euphémisme :

(16) La maladie **qui n'a même pas de médicament là** o (Mado.7)

Enfin, il est des termes hautement connotés par l'histoire ou la culture partagée, comme les termes issus de la révolution (1984-1987) :

(17) J'ai été **dégagé** en 1983 et repris en 1992 // la révolution était en août et on a été **dégagés** en septembre et c'était pratiquement la première liste de **dégagés** ; // on m'a collé un ordre de recette de 300 000 F que j'ai remboursés mais c'est un an après mon **dégagement** alors vraiment je ne sais pas jusqu'à aujourd'hui on ne m'a jamais dit « on vous a **dégagés** pour telle ou telle raison » on ne m'a dit que c'était politique (H.T.6)

Mon père est un **ancien combattant** qui a fait la guerre 39-45 (H.T.6)

Je suis passé aux **TPR**¹² pour les trois cents mille francs pour lesquels on m'avait collé un ordre de recette (H.T.6)

Le calque est aussi très employé : une étude de la langue de Kourouma par Gassama est restée célèbre, montrant que le verbe *finir*, qui signifie « mourir » en malinké, est employé avec ce sémantisme en français, mais dénote aussi tout « achèvement », voire dans la perfection (l'ébéniste qui *a fini le bois* est un artiste incomparable) :

revanche dans les années qui suivent cette publication. Ainsi il figure dans l'annexe lexicale de ma thèse (1996), dont le relevé date du début de la décennie 90.

¹¹ *Là-bas* par euphémisme désigne le vagin, l'endroit des délices, sens confirmé par la métaphore culinaire.

¹² Les Tribunaux Populaires de la Révolution ont marqué durablement les esprits depuis 1984, date de leur instauration, même si le régime a changé et s'ils n'ont duré que trois ans. Cf. mon article « les TPR, une tribune pour le français populaire sous la révolution burkinabè », 1998c.

(18) Si ma maison brûle je vais appeler mes voisins sinon d'ici que je revienne ma maison est **finie**

On constate l'emploi bien attesté comme des extensions panfrancophones (?) du verbe *faire* seul ou en locution (*passim*) :

(19) comme les envahisseurs comme on vous **faisait** (= on vous tuait) venaient à S
C'est à Fada que moi j'allais **faire** mon casier judiciaire (= faire établir)

Moi je n'ai pas **fait** le Yatenga comme ça (= je n'ai pas séjourné)

Tapoa j'ai **fait** à peu près trois mois (= je suis resté dans cette région)

on ne l'a pas mis (premier ministre) parce qu'il le mérite et qu'il peut **faire** (= il est capable)

Lui il a été jusqu'à l'université Une sœur qui a **fait** trois fois le BEPC **ça** n'a pas marché (= a présenté)

Dans **chose** *Confidences*¹³ il y a un jeune qui disait o que mais Hé nos papas n'ont qu'à faire attention, n'ont qu'à **faire pardon o** laisser (Mado.7) (= s'abstenir, consentir à ne pas)

Et bien entendu le corpus oral offre toute sorte de glissements de sens : dans l'exemple ci-après le verbe *travailler* est soumis à un contexte de sorcellerie ; *au hasard* comporte un sème de fréquence et donc de pluralité :

(20) R.T. Et le monsieur qui était là entre temps là celui qu'on a arrêté là celui qui **travaillait** avec le sang des filles là qui tuait les filles **au hasard** là

Particules et balises de discours, durèmes et idéophones¹⁴

Autre fait marquant le discours oral, c'est la présence de particules, souvent utilisées comme balises de discours, c'est-à-dire modalisant l'énonciation (assertion, interrogation, emphatisation ou focalisation) que tendent à affecter des procédés affectifs qui se surajoutent aux modalités d'énoncé dans le suprasegmental :

(21) **Mado** Moi je vois souvent des enfants en **tenues kakkii** (durème) mais je n'ai jamais compris je n'ai jamais su que c'était **chose** le lycée Zinda, **quoi**

R.T Mais il paraîtrait que

Mado Les gens ne respectent pas **ou bien ?**

Mado Non mais c'est bien comme ça Sinon tu te demandes si elles sont habillées Aaaa on voit **tout tout tout tout tout** dehors comme ça ou bien c'est transparent, hein ? tu vois tout le slip **tout tout tout** la cuisse et comment on appelle ?

R.T Le nombril

Mado pas le nombril **Le baya là** tout ça reste dehors je dis : Hè ! seigneur oooo /TSSS ah vraim(ent)ââââââââââ (durème)...

¹³ Emission très populaire à la radio, dont le principe est interactif : des auditeurs donnent des conseils à des personnes exposant leurs difficultés à l'antenne (maladie, handicap, perte d'emploi, relations de voisinage ou familiales...).

¹⁴ J'ai éprouvé quelques difficultés à noter ces phénomènes, en l'absence d'une convention unique ; j'ai donc appliqué quelques procédés graphiques comme la multiplication des notes tenues... qu'on veuille me pardonner cette approximation.

(22) Eh /TSSS Tu passes là les hommes te regardent c'est comme si moi-même qui étais nue on est en train de me regarder ça fait trop mal MMM TSSS. Vraiment dans les écoles vraiment les **gens grouillent quoi**

Nos enfants aussi courent derrière (idéophone : **kouloukloukou**)¹⁵

Les filles s'habillent **comment-comment** là. C'est rare de voir leur 'tout ça là' dehors. Le pubis le nombril tous les fesses les colliers dehors là mais nos filles ont trop exagéré je te jure

Mado Il faut voir Hein ? tu t'habilles **le bas ventre est dehors** les fesses sont dehors on voit les s(i)lips **tout tout tout** dehors AH ? et moi ce qui m'énervé souvent quand je les vois quand je croise une fille comme ça là

Dans tous ces contextes, j'ai choisi une notation très approximative, et jusqu'à présent je n'ai guère de moyens de transposer ces phénomènes suprasegmentaux. Une possibilité est offerte dans le projet BDLP, ou de futurs corpus numériques en ligne : elle consiste à introduire l'enregistrement du son ponctuellement venant «trouer» le texte transcrit. Dans une transcription sous PRAAT le texte transcrit est placé sous le défilé de l'enregistrement oral, qu'on peut donc appeler simultanément.

Syntaxe

Les faits morphosyntaxiques ne sont pas les plus saillants. S'il est plus facile de mettre en évidence les lexies, et surtout de les faire entrer dans une macrostructure d'*Inventaire de particularités* ou de dictionnaire régional (cf. Queffelec, 2004 : 185), il est cependant plus fréquent de repérer des « écarts » au « standard » dans la mise en mots.

Nous énumérons ici quelques points d'usage qui recensent des particularités dues essentiellement à un usage oral de la langue. Chaque point mériterait d'être traité pour soi, et cet inventaire reflète les problèmes auxquels est confronté le linguiste de terrain, lorsqu'il veut rendre compte des faits de langue qui lui semblent propres à son objet. Parmi eux, certains sont pertinents à une variété, d'autres ne constituent que des écarts par rapport à une norme ramenée à la norme scolaire.

°**Les emplois non normatifs de *que*** ne sont pas *a priori* une particularité africaine.

L'emploi du relatif *que* invariable fait figure de marqueur « populaire », quel que soit le nom qu'on lui donne (*que* multifonction, *que* « omnibus », etc.) :

(23) R.T Et de l'autre côté on a une seule qui est décédée, deux mariées, un garçon marié et **un garçon qu'on sait pas** où il est c'est depuis la C.I. moi je le connais pas

Mado 7: Il y a des habillements qu'elles achètent **que même les parents ne sont pas au courant**, elles cachent sinon

ils savent que les gens **qu'ils** étaient **avec** ils étaient honnêtes (Bouba.6)

¹⁵ L'idéophone figure comme un « bruitage » que ferait le « narrateur » ; la locutrice dont je rapporte les paroles joue beaucoup de ces « effets de manche », disposition individuelle à la théâtralisation, certainement mais recourant à des « figurations » orales que lui permet le répertoire rhétorique et multilinguistique dont elle dispose, que le français canalise : elle a vécu en Côte-d'Ivoire et gravité en milieu julaphone.

°**Imbrication de propositions** : ici la délimitation des phrases enchâssées se fait par des marqueurs qui sont recensés comme conjonctions (*si* et *que* par exemple) ou des particules (*kè*, *o*) ou des éléments qui changent de classe (*jusqu'à* + proposition, sans *que*).

(24) Les coupés décalés même c'est joli le motif est très joli mais ça dépend maintenant de la couture **kè** si **tu pars prendre** et que la taille est petite o ça **te saute** jusqu'à la cuisse o on va tout voir c'est décalé **jusqu'à ça** dépasse le genou (Mado, 7)

Je n'ai pas quelque chose de spécifique **que** je fais quand je vais en Europe je viens avec **du tout**. Je fais des occasions je viens avec des pièces détachées, des voitures, des frigos tout ce que je trouve de bien **que** l'on peut revendre ici. Les ordinateurs, les vélos, les machines à coudre, tout ce qui est vendable **que** je peux vendre ici **et** avoir un peu. (THI.6)

°**Déterminants** : entre autres exemples d'écart entre un usage « central » et un usage local, citons l'emploi du défini¹⁶ :

(25) R.T. : On vivait séparés. On a vécu ensemble mais seulement les cinq dernières années. Je me souviens de rien **La maman** est revenue avec tous ses enfants (déterminant défini pour le possessif ; variante : la vieille)
Il y a la **vieille**, ma maman qui est là ; les enfants de l'autre femme
Quand j'étais **chez les** Jacques (pluriel englobant, nettement plus marqué dans son 'africanité').

°**Indifférence à la transitivité** : ce fait relevé maintes fois en Afrique (citons Queffélec, 2004 : pour le Congo) s'exprime par la variabilité de la valence, qui présente soit un complément prépositionnel ou direct, et la présence ou l'absence de complément pour le même verbe (et parfois dans le même contexte, qui semble pouvoir éluder cette spécification apportée par le complément) ; dans le cas particulier de la présence d'une préposition, son apport semble facultatif.

(26) Non, moi si j'étais à la place de la copine là je **dirais** à la maman et je vais vérifier si c'est vrai

Dans cet exemple, le contenu du « dire » est éclairé par la situation : on sait ce qu'il faut « dire à la maman »

Mado Pour **introduire** ça Il y en a de plusieurs sortes. Ça va **leur** tromper seulement

Leur tromper n'apparaît que comme une variante de *les tromper*. Dans les exemples suivants, les faits relevés recourent ceux que nous venons de décrire.

(27) Le jeune même qu'il était avec son père il a fait les histoires tout tout ça quelqu'un qui est habitué à l'argent maintenant il n'a plus o il va tout faire maintenant **pour avoir** il a assassiné plein de filles comme ça pour prendre le sang aller faire quoi quoi oh... (Mado.7)

¹⁶ Qui n'a rien du reste de spécifiquement africain, et que je constate en Gascogne.

quand il est venu **on l'a** donné un logement (**B.6**)
 quand il vient en tout cas quand il **lance** ça ne tombe pas (THI.6)
 là je ne peux pas répondre ça (**B.6**)
 on ne peut pas répondre ça (THI.6)
 on a eu beaucoup de fonctionnaires qui n'ont pas voulu **rejoindre** quand on a eu
 notre indépendance et qui sont restés

L'appropriation africaine des usages français apparaît aussi dans la construction du récit ou du discours, souvent surprenante pour le non-Africain, qui implique la transposition de l'instance de communication dans le temps des événements évoqués, avec la réorganisation concomitante des repères déictiques ; la substitution du style direct au style indirect dans l'expression des propos rapportés (Manessy, 1991) et le tutoiement impersonnel en sont des effets déconcertants. De nombreux indices témoignent de la prédominance (quel que soit le niveau de compétence du locuteur) de l'intention sémantique sur la mise en oeuvre automatique des mécanismes grammaticaux. En témoigne l'habituelle « contextualisation » du discours.

Connotations culturelles

Lorsque le français entre dans le répertoire de locuteurs africains pour s'y insérer (et non s'y superposer), la variété pratiquée révèle des écarts au français « standard », plus ou moins bien acceptés mais légitimés par sa référence « diffuse à la culture africaine » (Manessy, 1993 : 409) et un *habitus* partagé, « exempt par définition de toute normativité ».

Elle comporte des « vernacularismes » que l'on peut repérer, en ce qu'elle est « ouverte aux interférences des langues locales » (*ibid.*). Je me contenterai de citer les faits. Pour les interprétations je renvoie à plusieurs articles de Manessy et à mon travail de 2000.

La focalisation

En rhématisant le constituant de phrase, la focalisation participe de l'emphatisation du propos. Or ses règles sont souvent outrepassées, induisant un effet d'hypercorrection, allant jusqu'à une double focalisation, emphatisant simultanément deux constituants de phrase :

(28) -c'est quoi les coupés-décalés ? En tout cas il y en a plein et ça fait sexy quoi si tu veux en fait en somme c'est **tous les habits qui fait sexy** : les dos décolletés, les bretelles minces – et voilà

J'y suis allée il y a longtemps quand même

Double focalisation

À part G. Kango quel est ce Yarga **qui** est encore devenu un premier ministre **que** tu connais ?

Discours indirect

Ce domaine est régi en français normé par des dispositifs précis ; dans la syntaxe africanisée du français, les repères bougent :

(29) RT des fois même **on insulte les parents que commenton peut laisser sa fille** s'habiller de cette façon là / alors que la maman n'est pas au courant : elle est sortie bien

Au moins si elle croise la copine de sa maman là-bas qui dit « ah ma chérie ça va ? Et maman **quoi quoi quoi** » tu peux quand même aller dire à la maman **que j'ai vu ma fille WAY** la manière dont elle était habillée là c'était pas bien (Mado.7)
on va revenir **dire que** la fois dernière nous on t'a fait ceci cela donc il faut nous récompenser (Bouba.6)

D'après que le gars il était bien il avait les sous (variante *d'après*)

Dans **chose** Confidences il y a un jeune qui disait o **que mais Hé** nos papas n'ont qu'à faire attention, **n'ont qu'à faire pardon o** laisser (Mado.7)

Diathèse

Prédominance du générique sur le spécifique : le lexique recourt à des verbes qui indiquent, en particulier, l'aspect duratif et non inchoatif, ou perfectif, alors que le sémantisme est imperfectif, comme *partager les copies* pour « distribuer »

(30) Elle a **porté** le pantalon tout ça là (pour *mettre*, au sens d'« enfilez »)

Comparaison

Le mot **sémantaxe** apparaît chez Manessy en 1989 (1989a-1994 : 86), où il développe longuement l'exemple de l'expression de la comparaison pour exposer cette notion ; il ressort d'une étude dans plusieurs langues africaines que la relation d'égalité s'exprime par « X est grand (beau, rapide, intelligent) *par rapport* à Y, celle de comparatif de supériorité par X *l'emporte sur* Y (en grandeur, beauté, rapidité, intelligence) » ; la notion d'infériorité ne peut s'exprimer que par renversement de l'ordre ou de la valeur. Il y a donc une large convergence dans l'expression de la comparaison dans de multiples langues africaines, corroborant l'idée d'une « sémantaxe commune ou, plus simplement, selon l'expression de R. Allsopp (1977), de manières africaines de voir les choses et de catégoriser l'expérience » (1990, p. 89) :

(31) Ces enfants sont plus dangereuses que nous. Elles sont dangereuses. Elles sont **dangereuses que** nous. Elles sont dangereuses **dè**

Cette expression de la comparaison, maintes fois relevées dans des corpus divers en Afrique pose nettement le problème de la conceptualisation africaine de la manière de comparer deux objets : l'un est évalué par rapport à l'autre pris comme étalon :

Cela implique, affirme Manessy (1994 : 223) que seules la supériorité ou l'égalité peuvent être exprimées.

Verbo-nominal

Régulièrement noté par Manessy, et dans toutes les aires géographiques de la francophonie africaine (Queffélec), il s'agit d'un trait existant dans nombre de langues africaines, noté par le spécialiste du dagara (langue gur) A. Delplanque :

la bivalence morpho-syntaxique (lexèmes verbo-nominaux) comme : /pu/ = "arbre commence à produire des fruits" /pu-re/ fleurir (catégorème, verbe) /puu-ru/ fleur (item, nom) (Delplanque, 1998, p. 208)

Cette bivalence est extrêmement courante, et constitue en français le reflet d'un *habitus* de la communauté linguistique africaine. Cette autre remarque d'A. Delplanque pourrait être appliquée à notre variété :

Le locuteur réinvente sans cesse l'usage des mots. (...) On peut toujours désigner un agent par son acte, un attribué par son attribut, etc. En jula, on peut dire "j'ai chaussuré tous mes enfants" ; peut-être un jour un dagara m'invitera à m'asseoir en disant "chaise-toi là"... (1998 : 209)

Dans notre corpus, on trouve le lexème *moyen* bien ancré dans le lexique africain.

(32) Nos filles c'est nos filles mais on ne les **moyen même** pas elles sont très dangereuses très dangereuses elles visent trop loin

D'autres faits de langue confirment un usage du français qui a subi une appropriation qui le distingue d'autres variétés et ne saurait être interprété comme un usage altéré, un français approximatif ou fautif, malgré des productions assez variables. C'est ce que Manessy (1994 : 413) appelle la **vernacularisation** :

« c'est la prise de conscience par les locuteurs eux-mêmes de la spécificité de leur usage et la constitution de celui-ci en une variété discernable et reconnue ».

On en trouve diverses attestations, qui affleurent dans le dispositif morphosyntaxique de l'énoncé, comme dans les réarrangements énonciatifs. Citons l'absence d'articles :

(33) Hé nos papas n'ont qu'à faire attention, **n'ont qu'à faire pardon o** laisser quand la famille ne **comprend pas mooré** on parle français.

L'usage du **redoublement pour marquer le distributif** : dans l'exemple qui suit, le locuteur accuse ses rivaux dans la joute entre parents à plaisanterie, d'être prolifiques comme des êtres qui ne travaillent pas et qui ont le temps de mettre des enfants au monde, et même de produire des jumeaux :

(34) C'est des Chinois Ils accouchent **deux deux** chaque fois (THI.6)

L'expression de l'irréel avec une forme particulière de l'imparfait équivalent au conditionnel passé = *on aurait pu gérer, on aurait gouverné* :

(35) **si nous voulons à l'époque - vous n'avez pas le choix, - on allait** gérer votre village

Sinon si nous **nous voulons** à l'époque **on allait** gouverner le Gulma

Un des points les plus intéressants pour la discussion de cette mise en mots selon des schémas cognitifs communs aux Africains est la série verbale (largement mise en cause par A. Delplanque, 1998)

(36) **ils prenaient les gens aller faire de l'esclavage** – maintenant notre grand père a entendu ça, il s'est **déplacé venir** au dernier village que tu dépasses avant de rentrer à Ouahigouya mon grand-père est **venu rester** à côté du village là

moi je sais là où les envahisseurs **quittent** pour **venir** vous **attaquer** et je vais aller faire une petite case **et puis les attendre**

Je suis **né trouver** ma famille animiste

De tels énoncés trouvent une interprétation par la sémantaxe et le contexte socioculturel, comme la **parenté à plaisanterie, lieu commun de la conversation** où le discours spontané offre son expression la plus naturelle :

(37) chez nous il pleut beaucoup ; comme ils savent que il y a beaucoup de crapauds ils sont obligés chaque fois de **venir** chez nous **chercher** des crapauds **remplir de les les sacs et puis retourner**

Dans le droit fil de l'énoncé précédent (accusations rituelles sur les comportements alimentaires des parents à plaisanterie)

(38) **M. THI** On vous dit de venir chercher des crapauds vous ne venez pas les chercher oui ou non

H.T. Mais vous les mangez on dit ça et puis on continue Vous vous les les mangez ?

M. Bouba On mange pas (rires) On mange pas ça

Arguments

(39) Vous avez forgé Vous avez forcé vous avez travaillé pour devenir des commerçants il n'y a rien d'autre à faire dans un sol désertique tu ne peux rien cultiver tu ne peux aller acheter que vendre et puis gagner un peu de sous

C'est des Chinois Ils accouchent **deux deux** chaque fois alors que nous sommes là petits cultivateurs ils travaillent pas ils mangent et rentrer dormir avec leur femmes bien vite ils auront des enfants nous on cultive on élève on est fatigués on n'a pas le temps donc on produit pas beaucoup eux ils sont là ils mangent ils boivent ils dansent ils rentrent ils dorment Alors est-ce que ça peut être la même chose ?

Et le grand mot qui est lâché : patrons et esclaves sont les rangs respectifs que se décernent réciproquement les protagonistes, et qui aboutit à des insultes, ponctuées d'éclats de rire dans l'assistance qui se prête au jeu :

(40) **H.T.** tu as commencé à traiter tout le monde **d'esclave** à dire que toi tu es **patron** à lui et à moi il faut que tu lui dises exactement pourquoi

THI on les appelait Yalm tenga mais *comme ce sont nos* enfants yalmtenga quelqu'un qui est bête c'est-à-dire des bêtes / **H.T.** des idiots (rire) / **THI** Mais quelqu'un ne

voudrait pas qu'on dise que son fils est idiot – comme nos grands parents étaient là-bas la colonisation est venue et qu'on devait donner des noms nos grands parents ont dit yarga **que** ce sont nos enfants au moins pour camoufler un peu le Yalm tenga là il l'a appelé Yaatenga.

Bouba Les Yarsé n'aiment pas le Gulma Chez vous il n'y a rien Vous n'êtes pas intelligents donc un Yarga ne part pas là-bas

A. Nyamba (2001) constate une évolution dans la pratique de la parenté à plaisanterie. Si elle se faisait dans les langues des locuteurs, sans que le défaut d'intercompréhension entravât son fonctionnement (p. 70), elle inclut aujourd'hui l'usage de la langue française, qui en modifie autant la forme que le contenu :

La mauvaise maîtrise du français par les protagonistes du jeu verbal et par les spectateurs du moment ; le nouveau support linguistique des relations de plaisanterie ne traduit pas toutes les finesses des joutes oratoires ; elle n'en rend que des clichés et cela diminue la truculence des relations de plaisanterie ; de fait les différentes représentations sociales que véhicule la culture de chaque groupe ethnique apparaissent très faiblement pendant le jeu de la plaisanterie (...) (p. 74).

La norme endogène peut être repérée dans la manière de mettre en oeuvre une langue, nous apprend Manessy (1994 : 225) :

dont la structure grammaticale demeure pour l'essentiel intacte et qui se trouve en quelque sorte transmuée (et non point pervertie) par l'émergence de schèmes cognitifs, de techniques d'expression, de modes d'énonciation qui ne sont pas ceux dont usent habituellement les francophones « occidentaux ».

Conclusion

Le cadre dans lequel j'ai recueilli les interviews pose le problème de la compétence, évaluée par le niveau scolaire, le crible des concours que passent les fonctionnaires (tout recrutement dans la fonction publique se faisant sur ce critère et tout avancement recourant à des procédures similaires – comme en France d'ailleurs) et de la performance, qui est la mise en oeuvre individuelle de la compétence langagière.

L'appropriation du français par les locuteurs experts passe moins par une créolisation de la langue (complexification de la composante morphophonologique, contraintes dans l'expression des catégories grammaticales), que par « la fixation des conventions de la langue », comme le précise Manessy (1984 : 44).

Une de celles-ci, commune, semble-t-il, à toutes les variétés urbaines, consiste en l'aisance et la fluidité du discours, l'abondance du vocabulaire et son actualité (c'est-à-dire l'emploi des mots et des locutions en vogue). S'y ajoute un habitus verbal où les procédés intonatifs jouent un rôle certainement prédominant, mais malheureusement jusqu'à ce jour peu exploré (...)

Avec l'enquête en cours dont je faisais état au début de cette communication, il y a quelque espoir de contribuer à éclaircir ce domaine.

Bibliographie

- BATIANA, André, 1993, "Chocobit et gros mots. Quelques remarques sur la norme et le lexique du français au Burkina Faso", in : *Inventaires des usages en francophonie : nomenclatures et méthodologies*, AUPELF, John Libbey, Eurotext, Paris-Londres, pp. 203-212.
- BATIANA, André, 1998, "La dynamique du français populaire à Ouagadougou (Burkina Faso)", in Prignitz, G. & André Batiana (éd.), *Dynamiques sociolinguistiques n°1, "Francophonies africaines"*, PUR (Rouen), p. 21-33.
- CAITUCOLI, Claude, 1998a, "Pouvoir socio-symbolique et identité : quelle norme de référence pour le Burkina Faso ?", in Delamotte-Légrand Régine et Bernard Gardin (ed.), *Covariations pour un linguiste, Hommage à Jean-Baptiste Marcellesi*, publications de l'Univers. de Rouen n° 257, p. 159-166.
- CAITUCOLI, Claude, 1998b, "Francophonie et identité au Burkina Faso ; éléments pour une typologie des locuteurs francophones", in Batiana André et Gisèle Prignitz (ed.), *Dynamiques sociolinguistiques n°1, "Francophonies africaines"*, Dyalang, PUR (Rouen), n° 258, p 9-20.
- CANUT, Cécile, 2000, « La sociolinguistique « conflictuelle » en Afrique ou l'importance d'une vision occidentale du plurilinguisme », in *La coexistence des langues dans l'espace francophone, approche macrosociolinguistique*, AUPELF-UREF, p. 173-179.
- DELPLANQUE, Alain, 1998, « Le mythe des séries verbales », *Faits de langues* n°11-12, *Les langues d'Afrique subsaharienne*, p. 231-250.
- DURAND, Jacques, Bernard Laks, Chantal Lyche, «Linguistique et variation : quelques réflexions sur la variation phonologique », in Delais-Roussarie & Jacques Durand, (ed.), 2003, *Corpus et variation en phonologie du français, Méthodes et analyses*, P.U.M, Toulouse, p. 11-88.
- FREY, Claude, 2004a, Compte rendu du *Lexique français de Côte d'Ivoire, appropriation et créativité*, tome 1 et tome 2. de S. Lafage, *Le français en Afrique*, Revue du Réseau des Observatoires du Français contemporain en Afrique noire, n° 16 et n° 17, dans *Glottopol*, n°3, revue en ligne (Rouen) janvier 2004. <http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>
- FREY, Claude, 2004b, «Les structures lexicographiques dans les dictionnaires francophones, une rencontre symbolique des mots et des cultures », in *Penser la francophonie : concepts, actions et outils linguistiques*. AUF, Université de Ouagadougou, 31 mai-1^{er} juin, p. 197-210.
- GASSAMA, Makhily, 1995, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Paris, ACCT-Karthala, 125 p.
- LAFAGE, Suzanne, 1989, Premier inventaire des particularités lexicales de Haute-Volta, *Bulletin de l'observatoire du français en Afrique* n° 6, Didier-érudition, 1989.
- LAFAGE, Suzanne, 1991, "L'argot des jeunes Ivoiriens, marque d'appropriation du français ?", *Parlures argotiques, Langue française*, n° 90, mai 1991, p. 95-105.

- LAFAGE, Suzanne, 1995. "De la particularité lexicale à la variante géographique ? Une notion évolutive en contexte exolingue", in Francard-Latin (ed.), *Le Régionalisme lexical*, AUPELF-UREF, Louvain : De Boeck-Université, p. 89-99.
- LAFAGE, Suzanne, 1998, "Hybridation et "français des rues" à Abidjan, in Queffélec, Ambroise, (éd.), *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Aix-en-Provence, P.U.P., p. 279-291.
- LAFAGE, Suzanne, 2003, *Lexique français de Côte d'Ivoire, appropriation et créativité*, tome 1 et tome 2. *Le français en Afrique*, Revue du Réseau des Observatoires du Français contemporain en Afrique noire, n° 16 et n° 17, UMR 6039 – Nice, 865 p.
- MANESSY, Gabriel, 1990, « De quelques notions imprécises : bioprogramme, sémantaxe, endogénéité », *Etudes créoles*, XII, 2, p. 87-111.
- MANESSY, Gabriel, 1991, Observations provisoires sur les "Corpus africains", *Bulletin du C.E.P. (Centre d'Etude des Plurilinguismes)* n° 12, Nice : IDERIC, p. 55-63.
- MANESSY, Gabriel, 1993, "Vernacularité, vernacularisation", in de Robillard & Beniamino (ed.), *Le français dans l'espace francophone*, Paris : Champion, tome 1, p. 407-417.
- MANESSY, Gabriel, 1994a, "Pratique du français en Afrique noire francophone", *Langue française* n°104, p. 11-19.
- MANESSY, Gabriel, 1994b, *Le français en Afrique noire. Mythe, stratégies, pratiques*, Espaces francophones, l'Harmattan (recueil d'articles antérieurs), comme 1990, "Modalités d'appropriation d'une langue seconde", 203-214, ou « De la subversion des langues importées », 189-202.
- NAPON, Abou, 2000, « Les représentations de la langue française à Ouagadougou », in *La coexistence des langues dans l'espace francophone, approche macrosociolinguistique*, AUPELF-UREF, p. 209-216.
- NYAMBA, André, 2001, « Les relations de plaisanterie au Burkina Faso : un mode de communication pour la paix sociale, in *Cahiers du CERLESHS* n°18, Ouagadougou : Presses universitaires, p. 57-83.
- POUTIGNAT, Philippe & Paul Wald, 1979, « Français et sango à Bouar : fonctions marginales du français dans les stratégies interpersonnelles », in P. Wald et G. Manessy (ed.), *Plurilinguismes : normes, situations, stratégies*, Paris, l'Harmattan, : p. 201-230.
- PRIGNITZ, Gisèle, 1998a, *Aspects lexicaux, morpho-syntaxiques et stylistiques du français parlé au Burkina Faso*, Thèse NR sous la direction de S. Lafage & M.-A. Morel (soutenue à la Sorbonne-nouvelle-Paris III en 1996), 771 p., 2 vol, P.U. du Septentrion.
- PRIGNITZ, Gisèle, 1998b, "Indices métalinguistiques d'une compétence en français dans un corpus oral panafricain à Ouagadougou", in Batiana & Prignitz (ed.), *Dynamiques sociolangagières* n°1, *Francophonies africaines*, PUR, Rouen n° 258, p. 35-47.

- PRIGNITZ, Gisèle, 1998c : "Les TPR, une Tribune pour le français Populaire sous la révolution burkinabè", in A. Queffelec ed., *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Aix-en-Provence, PUP, p. 331-344.
- PRIGNITZ, Gisèle, 2001. "La notion de sémantaxe à l'épreuve d'un corpus de français parlé", in Robert Nicolai et alii ed., *Leçons d'Afrique. Filiations, ruptures et reconstitution de langues. Un hommage à Gabriel Manessy*, Peeters, Louvain-Paris, p. 498-513.
- PRIGNITZ, Gisèle, 2004a. "Récupération et subversion du français dans la littérature contemporaine d'Afrique francophone : quelques exemples" in *Glottopol*, n°3, <http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>.
- PRIGNITZ, Gisèle, 2004b, « 20 ans après, ou de l'enquête individuelle aux grands corpus », in *Penser la francophonie : concepts, actions et outils linguistiques*. AUF, Université de Ouagadougou, 31 mai-1^{er} juin, p. 131-152. On peut le consulter sur <http://www.sdl.auf.org>
- PRIGNITZ, Gisèle, 2004c. Compte rendu du *Lexique du français en C.I.* de S. Lafage pour *l'Information grammaticale*, octobre 2004.
- QUEFFÉLEC, Ambroise, 2004, « La recevabilité des spécificités morpho-syntaxiques dans les dictionnaires différentiels de la francophonie : contribution à une réflexion sur la nomenclature de la BDLP-Congo », in *Penser la francophonie : concepts, actions et outils linguistiques*. AUF, Université de Ouagadougou, 31 mai-1^{er} juin, p. 183-196.
- SISSAO, Alain, Joseph, 2002, *Alliances et parentés à plaisanterie au Burkina Faso, Mécanismes de fonctionnement et avenir*, préface de J. Chevrier, Editions Sankofa, Ouagadougou, 2002, 188 p.
- WALD, Paul & Gabriel MANESSY, 1984, *Le français tel qu'on le parle, tel qu'on le dit*, Paris, L'Harmattan.